



Les Utopistes

Benjamin Godot



Benjamin Godot

Les Utopistes

© Benjamin Godot, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7951-9

Librinova”

www.librinova.com

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À Alix

Pour Élio

« Il veut vivre somnambule. »
Arthur Rimbaud

Chapitre 1

1. Les présentations

Les vacances d'été viennent à peine de débiter et c'est une aubaine pour moi. Car, loin de ma vie quotidienne, celle que je mène avec mon frère aîné, mon père, sa nouvelle femme et son abruti de fils, je suis maintenant pour deux mois chez mes grands-parents.

Le paradis ressemble à une parenthèse.

Je débarque la veille au soir, mon père m'y dépose. Mon frère aîné, lui, ne vient pas, envoyé dans une quelconque colonie de vacances. Il ne me rejoindra que deux semaines après mon arrivée. C'est la première fois que je séjourne seul aussi longuement chez mes grands-parents.

J'arrive tardivement, mon grand-père me gratifie de ses clins d'œil, ma grand-mère de ses sourires : mon programme de l'été. Nous discutons un peu. Mon père ne reste pas longtemps, parce que depuis quelque temps, ça ne se passe pas très bien avec ma grand-mère... à cause de sa nouvelle femme et du traitement qu'elle nous inflige à mon frère aîné et à moi. Une fois mon père reparti, et pour être en pleine forme à mon réveil, je me couche sans tarder dans la chambre à côté de celle de ma grand-mère, dans le lit deux places si superbement préparé, les draps serrés contre ma poitrine. Dans l'odeur de la lessive, je m'endors heureux et serein, comme un enfant qui ferme les yeux en sachant que demain sera meilleur qu'aujourd'hui et ce, pour deux mois durant.

Au matin, je descends les marches en bois des escaliers. Elles craquent. Ma chambre est au premier. Les effluves de chocolat chaud me guident jusqu'à mon grand-père occupé à couper de fines tranches de pain, à les beurrer, puis à y ajouter de la confiture de cassis, ma préférée. Le jus de fraise, que j'affectionne particulièrement déjà servi dans mon verre favori, les quartiers de pomme disposés dans une coupelle, le thé de grand-mère sur un plateau ; j'arrive délicatement dans la cuisine.

Marcel, mon grand-père, entend certainement mes bruits de pas. Il se retourne, je suis là :

« Alors gamin, bien dormi ? T'as les yeux encore collés, t'as rêvé trop fort ? Me demande-t-il.

— Non, grand-père j'ai pas rêvé trop fort mais grand-mère elle, elle a ronflé trop fort.

— Et pourquoi tu crois que je dors un étage plus bas ? Avant de te marier, assure-toi que ta femme ronfle moins fort que toi parce que je te le dis, ce sont les rêves les plus bruyants qui l'emportent sur ceux des autres. Allez tiens, prends ton plateau, on va petit-déjeuner dans la véranda. J'apporte son thé à ta grand-mère dans sa chambre et j'arrive. »

Il fait ce qu'il dit, comme toujours avec grand-père.

Nous prenons le petit-déjeuner. Une fois terminé et avec une furieuse envie de nous ruer dehors tous les deux, je me précipite dans la salle de bains, toujours à l'étage, pour me laver. Et comme il est implicitement convenu, nous sortons. Grand-mère n'est toujours pas levée.

Proche de la maison de mes grands-parents, non loin de l'aire de jeu, il y a un terrain vague, un emplacement réservé aux gens du voyage. La veille au soir, une famille s'y est installée. Trois caravanes, une pour chaque génération : les grands-parents, les parents, et les enfants. Je l'apprendrai plus tard, bien sûr, chez les enfants on en compte un majeur. C'est lui d'ailleurs qui conduit, il s'appelle Bill. Il a un frère cadet de quatorze ans qui se prénomme Jean et une sœur, la petite dernière, âgée de onze ans : Carmen.

Comme convenu, avec grand-père, nous nous rendons à l'aire de jeux avec tout notre attirail de sportif.

Ce matin-là, trois enfants sont déjà sur les lieux.

Quand j'arrive, j'ai dans le cœur le soleil qui chauffe déjà la place et puis, pour tout dire, subitement mes yeux se figent avec tout le reste de mon corps. La vue d'une enfant sur la balançoire bouleverse tous mes plans, parce que je n'ai pas dans l'idée, ce matin, de rencontrer un coup de foudre. D'ailleurs, je ne sais même pas ce que c'est, mais j'apprends ; mon cœur bat la chamade. Mon grand-père, assis sur un banc, dos à un toboggan, porte à nouveau son regard sur moi et constate mon étonnante attitude :

« Hé gamin, me dit-il sans que personne ne l'entende, et avec un clin d'œil de connivence, ferme ta bouche, elle va tomber. » Je sais bien que mon remarquable comportement est étrange. À l'intérieur de moi j'essaie de me ressaisir mais j'ai les jambes flageolantes, et c'est tout juste si je parviens à me rendre jusqu'au banc pour m'asseoir à côté de mon grand-père. J'ai le souffle coupé :

« Respire donc gamin. Qu'est-ce qui t'arrive ? C'est la petite qui t'a tapé dans l'œil ? Muet, pris d'émotion, je ne sais que répondre... Mais mon visage le fait pour moi. Bah ça alors, voilà que t'es tout rouge... Est-ce que j'ai appuyé sur le mauvais bouton !? »

Je suis dévoré par la honte, mes joues déjà empourprées, je me lève d'un bond. Sans autre avertissement, et parce que je sens des larmes venir submerger ma gorge, je tourne le dos à mon grand-père. J'enfouis mon visage dans ma tête et je me sauve à toutes jambes. Des larmes s'échappent de mes yeux sans que je ne puisse les rattraper. Je cours alors sur le chemin qui me ramène dans l'impasse où vivent mes grands-parents. Loin derrière moi, c'est à peine si j'entends mon grand-père me demander de l'attendre.

Je veux me réfugier dans ma chambre, celle dont ma grand-mère s'est occupée avec tant de soin, plonger dans ce grand lit avec deux places rien que pour moi et me cacher sous les couvertures. Et tant pis si le soleil bat son plein, planquer mon visage rubicond, lui le traître, que lui est-il arrivé ? Mais poussant la porte d'entrée de la maison de mes grands-parents, je n'ai guère le temps de monter les escaliers pour me rendre à l'étage, là où ma chambre m'aurait soigné, puisque ma grand-mère en descend justement après avoir refait les lits et ouvert les fenêtres en grand.

Denise, ma grand-mère, constate des indices de larmes, mes yeux rougis, la tristesse plantée sur mon visage. Lorsque je la vois, des pleurs encore plein ma gorge, j'essaie de me contenir mais ma grand-mère me devine, elle me connaît par cœur cette grand-mère, comme le fond de sa poche et une simple question posée, « Qu'est-ce que tu as, ça ne va pas ? Tu as l'air triste !! », suffit à me faire basculer. Des larmes coulent, s'échappent et me submergent sans que je ne puisse avoir la moindre emprise sur elles. Grand-mère, qui s'est arrêtée au milieu des escaliers et qui me voit devenir liquide s'empresse de me rejoindre. Elle me prend dans ses bras et m'amène contre son corps. La tête contre sa poitrine, et avec la chaleur qui s'en dégage, c'est comme un pouce levé en temps de guerre, comme une cabane dans une cour de récréation. Elle passe sa main dans mes cheveux. Elle a alors l'élégance de ne plus rien demander.

Grand-père qui, sans doute, me suivait de près, arrive à son tour. Je l'entends à sa respiration bruyante, il a couru pour me rattraper. Il passe le palier de la porte que j'ai laissé ouverte.

Je réussis à me calmer, là dans l'entrée, mes pleurs commencent à s'assécher. Mon chagrin passe.

Ma grand-mère me prend par la main et tous les trois, avec grand-père, nous nous rendons dans le salon. Comme un sentiment qui me suit, ma honte est toujours présente, non plus à cause de ma réaction au parc mais plutôt à cause de mes pleurs.

Nous nous asseyons tous les trois dans les canapés. La tête baissée, je n'ose pas regarder mes grands-parents dans les yeux. Grand-mère prend la parole avec délicatesse :

« Alors mon grand, tu te sens capable de nous dire ce qui ne va pas ? Ou tu préfères en parler plus tard ? Qu'est-ce qui t'a rendu triste ? C'est ton grand-père, il s'est mal comporté ? Parce que si c'est ça, crois-moi, je le fous à la porte ! »

Toujours la tête cachée dans mon menton, ça me fait sourire, presque rire. Mes grands-parents sont de loin les personnes les plus drôles que je connaisse. Mon grand-père surtout, une vraie machine à blague, si drôle, tout le temps, j'en ai mal au ventre, des éclats de fou rire à l'intérieur.

Mon grand-père prend enfin la parole, je crois qu'il se sent coupable : « C'est la petite gamine ou je me trompe ? Denise regarde son mari. Une gamine ? Quelle gamine ? Lui dit-elle de tous ses yeux. On peut en parler devant ta grand-mère ? Me demande mon grand-père, complice. Je la connais, je peux t'assurer qu'elle n'ira pas cafter. »

Je lui fais signe que oui. Mon grand-père raconte alors à sa femme ce qu'il s'est passé le matin même. Grand-mère écoute attentivement tout en me regardant puis me questionne :

« Mais qu'est-ce qu'elle avait de particulier cette jeune fille, me demande-t-elle, tu peux nous le dire ? Elle t'a fait peur ? ».

Alors, je soulève la tête et les regarde tous les deux : « Elle a quelque chose de différent, elle n'est pas comme tous les enfants. »

Je ne sais pas comment l'expliquer mais c'est ce que j'ai ressenti. J'ai vu quelque chose de plus en elle, une sorte de féerie qui l'entourait. Un monde entier, différent de ce que je connaissais, le tout dans son regard. Je me suis senti minuscule.

Le repas du midi passe, nous ne reparlons pas de la matinée. Certainement par déférence envers moi. Nous sommes dans la véranda, grand-père boit son café, tout comme grand-mère, à la différence près qu'elle le sucre. Moi, je grignote une madeleine faite maison. Ma grand-mère est la meilleure des cuisinières que je connaisse. En même temps et en comparaison avec la nouvelle femme de mon père, ce n'est vraiment pas difficile. Grand-mère finit sa tasse de café. Elle se lève, pour elle, c'est l'heure de la sieste. Elle range sa chaise, pivote de cent quatre-vingts degrés et se dirige vers les escaliers. Ses pas se font entendre, le bois grince. Et puis plus rien. Bientôt, la porte de sa chambre ouverte, nous l'entendrons ronfler. Le temps de la sieste, je sais parfaitement ce que cela

signifie, je me tourne vers mon grand-père. Tout en se levant il sourit déjà : « T'es prêt gamin ? ».

Bien sûr que je suis prêt, une partie de dés avec grand-père, jamais je ne refuserai.

Se rendre au parc est une tradition, de préférence juste après le petit-déjeuner, quand le soleil n'est pas trop chaud et qu'il ne pleut pas.

Le parc est accolé à une place. Et c'est cette place, plus que le parc lui-même, qui nous intéresse avec grand-père. Parce qu'elle est carrelée et que pour délimiter un terrain de tennis, il n'y a pas mieux. Tous les matins donc, quand le temps le permet, nous nous affrontons, mon grand-père et moi, dans des parties dignes des plus grands championnats du monde. Grand-père, et cela lui tient particulièrement à cœur, joue le rôle d'entraîneur pour me voir un jour atteindre les sommets et devenir numéro un mondial. Notre ambition est là, rien de moins.

À pleins poumons, raquette en main, nous ponctuons de cris toutes les balles renvoyées. Le front transpirant, je plonge sur le terrain pour sauver in extremis les points les plus disputés. Les services cuillères sont notre signature.

Alors le lendemain matin, deuxième jour de mes grandes vacances chez mes grands-parents, et devant mon visage réfractaire, mon grand-père, pour détourner mon esprit de ce qu'il devine être des inquiétudes, fait des blagues. Gestuelle amplifiée du sportif qui se rend au combat, dans le salon de sa maison, il retrouve toute sa jeunesse. Il exécute des montées de genoux tout en souffletant bruyamment :

« Allez quoi gamin, ne me dis pas que la finale d'un grand tournoi avec ton grand-père ne te dit pas ? Relève donc les manches, bombe la poitrine et sors-moi ton regard le plus meurtrier. Je veux voir de la graine de champion dans tes yeux.

— Laisse-le donc Marcel, lui suggère sa femme, tu vois bien que ce matin, il n'a pas envie. Laisse-lui le temps de récupérer. Ta finale, elle va pas s'envoler, vous irez demain. Demain ou un autre jour. Qu'en dis-tu Armand ?

— Qu'est-ce que tu me racontes ? S'insurge mon grand-père, Armand, tu n'as pas envie d'aller au parc ? »

Je ne suis pas fier, mais, en effet, de penser que je puisse à nouveau me sentir incontrôlable ne me met pas en confiance. Je rechigne et ne réponds pas franchement. Marcel comprend sur l'instant. C'est encore cette peur face à la petite que nous avons vue la veille :

« C'est rien gamin, ta grand-mère a raison, si tu ne veux pas y aller